

#34 | ÇA C'EST UNE HISTOIRE
POUR...

NOTA :

1, INTERPRÉTATIONS DIFFÉRENTES DE LA PROPOSITION,
IL N'Y A PAS DE HIÉRARCHIE NI JUGEMENT DE L'UNE PAR
RAPPORT À L'AUTRE, MAIS IL M'A SEMBLÉ NÉCESSAIRE DE
LES SÉPARER.

« Voici ton heure mon âme ton envol libre dans le
silence des mots...tu te tais tu admires tu médites tes
thèmes favoris la nuit, le sommeil la mort les étoiles »

Walt Whitman.

Épigraphe d'un livre de Joyce Carol Oates
transmise par Simone Wambeke.

1

*potentialités narratives avec référence d'auteur,
comme suggéré*

Ça m'a tellement fait rire. Le couple, on les avait croisés à 6h54 sur le parking de la clinique, eux en voiture, nous à pied. La femme m'avait souri à travers le pare-brise parce qu'elle voulait passer là où justement on marchait, mais ne voulait pas nous écraser. Puis, dans la salle d'attente, les voilà qui arrivent, prennent le ticket, c'est le numéro six, s'asseyent à côté de moi. Et là, ils échangent des mots, badins, rien de tendu ni rien, parlent comme on parle un peu pour rien dans l'innocence vide des salles d'attente - pourquoi j'y préfère être seule - quand soudain, je la vois, pince à épiler en action, tirer sur les poils de sourcils de son homme, et lui qui se fâche un peu, mais encore bien gentiment pour le bruit que ça ferait si c'était à moi qu'on faisait ça. Il dit des trucs comme non mais là c'est bon ça va arrête, tu vois ça, tu me... et si ça ne tenait qu'à moi je mettrais des tas de trucs vulgaires là-derrrière, mais ils les a pas dits, ça ne tient pas qu'à moi, ou si, faudrait les retrouver, les vrais mots, les avoir notés sur l'instant.

Ça ferait un beau texte pour une Milène Tournier, avec sa classe incroyable elle tisserait là-dessus Une rencontre par jour, elle nous dirait la tendresse en fait dans les yeux

de la femme, son épileuse sollicitude et comment l'homme interrogerait Milène, "elle fait tout le temps ça, vous aussi, vous faites ça à votre homme ?" Et que Milène serait embêtée, à ne pas forcément répondre mais penser que elle non mais par contre les melons, elle les évitait pas pareil que lui. Est-ce que ça aurait quelque chose à voir, avec essayer de rendre son homme plus beau, avec les poils retirés aux bons endroits, avec aussi l'intrusion que moi j'y trouve sur le corps de l'autre, si je me mets à la place de l'homme ? Moi je rigolerais en baleine, j'en dirais quelques gros mots en la racontant, l'histoire ; Milène elle en ferait sa cuisine de tendre avec des ponts en poils de sourcils jetés entre les gens, entre les histoires. Et elle y comprendrait quelque chose que personne n'y comprend, et qui est pourtant clair.

JCo

Sur le mur en contre-bas des marches il y a un tag à la craie d'une belle écriture cursive : « Das Leben ist zu kurz um Angst zu haben ». En haut des marches quatre arbres chétifs à feuilles rousses comme les quatre du tableau de Schiele qui est à Vienne mais ici le ciel (c'est la Bastille) est bleu. Des passants filent le trottoir « um Angst zu haben » : ce sont des ébauches tu vois leurs jambes faire ciseaux; une valise on dirait une petite bête qu'on tire et un groupe d'enfant avec des cris : ils passent. Là-haut : « Das Leben ». En bas la poubelle urbaine accrochée au mur avec le sac translucide déborde vide. (Qui est Kurz ?)

NH

ce serait une histoire pour Beckett, cette langue qui remue dans la neige au bout d'un corps, qui ne lèche pas, non, qui remue, comme si elle cherchait ses mots mais elle ne cherche rien, elle remue alors que le corps reste immobile, désaxé par rapport à la tête penchée, non, pas penchée, renversée en arrière la tête, comme celle d'un veau qui tête, cette langue sans mots et donc sans langue a creusé un petit trou dans la neige à force de remuer, il ne se passe rien d'autre

PhL

Entrailles de la Gare Saint-Charles. Alignés par trois hommes qui resserrent leurs brassards rouges et exhibent leurs cartes, les cinq jeunes garçons, pendant qu'on les fouille, regardent dans le vague — Didier-Georges Gabily aurait saisi ces regards, et fait fuir l'un d'eux, qui aurait remonté quatre à quatre les escaliers devant eux et sauté dans un train en marche en hurlant des vers de Robert Garnier avec le portefeuille d'un des flics et son arme.

ArM

Notes de chevet de la dernière nuit avant de partir en voyage. Des listes et des listes qui défilent dans la tête, qui tournent et font spirales, qui se recréent sans fin, remplies de au cas où. Des vêtements aux papiers sans oublier les livres et la lampe pour les lire. Assez de chaussettes? Assez chaudes ? Et les notes de notes, qui empêchent de dormir. Ça aurait été une bonne histoire pour Sei Shonagon !

JD

Elle enfle sa baudruche tiède. Vivante dans son étuve.
Élastique et douce. Grossit à son allure des plus grandes
lenteurs. Son odeur fermentaire un peu aigre et chaude.
Tournée retournée sa peau de pâte molle. Je la façonne à
ma main, je la pétris. Je pense à celle qui aurait pu la
toucher aussi, la caresser et la rompre, qui aurait pu
l'écrire. Je pense à Colette en travaillant ma pâte à pain.

PV

Soleil sur le givre, les formes se brouillent, une blancheur
aveugle... au loin l'éblouissement de coupoles surgies
comme sur une crête d'horizon... tu saurais si bien me
les décrire, ça soulagerait un peu la lassitude qui alourdit
mon cœur... dans les avenues de cette ville il y aurait des
amants chassés par le surgissement des forêts au cœur
même des palais et d'autres rassemblés par les lianes qui
couleraient des balcons... je crois que tu l'appellerais
Percorsa, tu la classerais parmi *Les villes et la forêt*

MuB

Pile : une aventure de Bouvard et Pécuchet, le soir, les bénévoles viennent aider les enfants à faire les devoirs. Les enfants eux, ont une journée d'école dans les pattes, sortent l'œil morne, indifférents à ces dames qui ne sont ni maîtresses, ni parents, encore deux heures . Ils tirent la langue, tendent leur cartable à ces ersatzs de parents. La bénévole est pleine de bonne intention et ne se décourage pas, chaque jour est neuf. Dès le retour dans la salle d'étude, le cirque commence comme une scène de guignol : celui qui ne tient pas en place, file entre les tables, jette son cartable, change les chaises de place à la plus grande joie des autres qui crient Maître, Maître. La bénévole respire, fait défiler dans sa tête tous les scénarios possibles d'apprentissage , échec.

Face : la même histoire pour Monique Wittig dans l'Opoponax, la même situation à hauteur d'enfant. Que des faits. Des sensations.

HB_o

Il projetait d'aller au Japon en pèlerinage pour les ginkgos, ou plus modestement (cela correspondait mieux à son dessein) de visiter tous les parcs de Rome où on peut les rencontrer. Un jour, en fin de matinée - c'est le début de l'hiver, le ciel est bas - sur les autobloquants noircis de la station service, il découvre une feuille jaune aux deux lobes. Les heures encore à venir avant la nuit, et rétrospectivement celles déjà passées depuis l'aube se parent de lumière. *Récit pour Peter Handke.*

TM

On ne sait pas ce qui les a attirées l'une vers l'autre, une histoire à la fois de prénoms, de taille, de dents cassées, de couleur, ce qu'on pourrait appeler un /coup de foudre/. En sortant du restaurant elles savaient qu'elles ne se verraient pas durant quinze jours, L l'a serrée dans ses bras, comme pour poser un engagement, se sont chuchotées qu'elles trouveraient un moment rien qu'à elles. Je mettrais bien Maryline Desbiolles sur le coup

CD

Tu arrives à 15h. La jeune femme à l'accueil t'affirme que le kiné est déjà pris. Tu as rendez-vous dans une demi-heure. Lorsque tu reviens, ton kiné est désolé, l'heure du rendez-vous est passée. Une patiente arrivée avec une heure d'avance a pris ton tour. La personne à l'accueil n'a pas vérifié le nom sur le planning. Tu dois attendre encore une demi-heure, car le patient qui avait rendez-vous vient d'arriver. Le kiné le salue : Bonjour Monsieur Ménard. Une histoire de planning et de temps perdu, de quiproquos et de contretemps, comme on en voit dans les films de Rohmer.

PM

Dans la neige et le verglas elle prend le car, un autre puis le tram un bus, un autre bus pour aller voir où en sont la grange et les travaux, retour avec écart plusieurs cars et bus, s'arrête au passage me voir on parle beaucoup des travaux qui durent trop, des gens qu'elle regarde vivre dans son travail. Il lui reste autant de bus et trams, cars, pour rentrer chez elle: Je songe à Joyce Carol Oates, cette longue déambulation de sa journée, elle en ferait la longue marche au fil des ans d'une famille après la mort du père et décrirait la reconstruction après la dislocation.

SW

Avec son chien en bandoulière, ses grimaces de sourire, ses cheveux relevés en queue filasse, ses joues trop fardées, sa voix de hall de gare, son gros ventre, son régime, son pantalon taché, son pantalon trop grand, ses crèmes anti-rides, sa façon d'entrer sans frapper, ses filons pour tout gratuit, ou pas cher, ou en solde, ses milliers de JE, ses milliers de MOI, ses milliers de TU VOIS, elle ferait un excellent personnage secondaire de John Kennedy Toole.

IsB

Et puis, où déjà la ruelle s'apprête à rejoindre le grand boulevard, il surgit, à l'angle de deux rues modestes, se présente à moi dans toute son étrangeté sans que je puisse y mettre dessus un seul mot. Je sors mon portable, une série de dix prises ne réussit pas à l'enfermer dans la boîte.

J'accélère le pas, c'est là que tout s'éclaire. A mesure qu'elle se redessine en moi, cette tranche d'immeuble, si étroite qu'entre les deux façades, on y mettrait trois fois rien, un lit, une carpepe, un tableau et juste un petit cabinet de toilette comme autrefois... Toute en fenêtres avec sa face de calendrier de l'Avent où juste une série de fenêtres murées reste à ouvrir, une envie folle me prend de voir à l'intérieur les gens dedans.

Je doute qu'ils soient de notre monde. Je les imagine habillés de sombre dans des « chambres cellules » aux tapisseries vieillottes déambulant comme des fantômes derrière les fenêtres, allant parfois chercher le repos derrière celles qui restent à ouvrir.

A mesure, je comprends, Je suis chez Kafka, ce monde surgi d'un passé, comme tranché d'un livre a la force d'une prédiction, c'est le monde de demain, « On cherche une place où vivre, où se cacher. »

CaB

Des travaux de peinture dans mon couloir, une porte dégoncée posée au fond contre le mur. Lors d'une nuit folle de fièvre covidesque, je la vois apparaître comme une nouvelle ouverture dans ma maison en feuilles. Excitation de partir aller sonder l'insondable, angoisse de me retrouver face au minotaure. Je saisis ma caméra et décide de n'en rien dire à mon épouse. Il me semble que j'entends des bruits. Je n'ai pas le souvenir d'avoir une cave. Je prends une aspirine.

JLC

Londres Nord à 5 minutes de la station Willesden Junction sur l'Overground ce bloc de béton et d'acier mat qui pouvait être quoi un hôpital une mairie annexe une administration quelconque fenêtres barrées portes clouées inaccessible et tout près vraiment tout près le canal aux eaux noires au chemin de halage disparaissant sous les déchets c'était en 2010 ou 2011 ce bâtiment et les menaces les inquiétudes les terreurs qu'il contenait à peine est-ce qu'il existe encore ?

XG

Elle est comme toutes les femmes jadis amoureuses. Elle a les yeux clairs. Elle parle ici sans se soucier d'elle-même. Elle porte souvent une écharpe mauve. Elle ne sait pas ce qu'elle fait du jour. Elle dit je marche dans la ville. Et des nuits, elle ne sait pas non plus.

Ça pourrait être une histoire de MD, son histoire.

CdeC

Ça serait une histoire qui commencerait avec un cadavre, la tension de la mort en ouverture. Ça serait un personnage qui fume, une femme fumant des clopes au bord d'une route gelée ce matin avec la fumée qui brûle l'air cotonneux; une femme qui fume des clopes sur un balcon une nuit d'été, une femme qui fume des clopes dans les histoires de la nuit de Mauvignier. Ça serait une histoire où des lettres disparaissent.

IG

Traces de sang. Vingt centimètres de poudreuse. Peut-être un animal blessé. Aucun signe de bataille. Aucune dépouille. Juste des pas réguliers sur la neige. Et les taches vermillon. De proche en proche. Ça ferait bien une histoire pour Giono ça.

PhB

En pleine ville, un habitant engraisse un coq pour lui faire la peau à l'approche des fêtes de fin d'année. Le chant du volatile perturbe les nuits du quartier tout entier. Le voisinage s'échauffe, menace ; la presse et les réseaux sociaux locaux relaient ; les autorités sont sommées d'intervenir. Ça ferait une histoire pour William Faulkner.

JC

Et si la neige n'arrêtait pas de tomber pendant les cinq ans qui viennent sur l'ensemble de l'hémisphère nord. Il faut chercher l'étincelle, après on cherche les agents actifs et le combustible. Tu as expliqué que c'était ta façon d'inventer des histoires, est-ce que n'a pas toujours été de cette façon-là qu'elles ont été créées. Stephen, tu as cinq cents pages, à deux mille mots par jour cela devrait te prendre cinq mois, j'espère te lire au printemps prochain, s'il y en a un.

LS

Elle semble emportée par le poids de sa chevelure anormalement lourde, pour son âge. Sont-ce des vrais ? Ce qui est sûr, c'est que ce noir ébène est faux, tellement tranchant avec cette peau blanche et ridée. Impossible de regarder quelqu'un d'autre que cette presque morte pourtant curieusement vivante, là, dans la file de la superette. Tu crois que ça ferait une histoire pour Duras, ces faux cheveux noirs ? Cette peau ? L'héroïne centrale ce serait elle, la vieille. Si elle parlait, elle dirait qu'elle avait aimé. Elle présenterait celui qui serait l'homme de l'histoire. Il aurait sûrement les yeux bleus.

MCG

C'est une collab' entre Vladimir Ilitch Oulianov et Richard Matheson : des bâtiments gigantesques et vides, une armée de fonctionnaires absents, des voix électroniques intimant de laisser des messages sur des boîtes vocales déjà pleines. Pour raison budgétaire, on allume un néon sur deux dans le couloir principal mais la vanne du radiateur de mon bureau est bloquée sur chaleur extrême. Alors j'ouvre la fenêtre avant l'arrivée de l'étudiante suivante. Douze jours avant Noël, je suis le seul enseignant au travail.

JT

Hier soir j'ai failli écraser un chat – il était en tort le con – j'ai freiné à mort pour lui sauver la vie, juste le temps de voir dans le pinceau des phares son pelage gris et blanc comme celui de Panpan, l'ex-matou châtré de la librairie, j'aurais été mal d'avoir tué son félin préféré, ce serait bien une histoire pour Caroline Lamarche, *La nuit du chat*, à deux pas de là.

JMG

Ils sont quatre. Ils ne se sont plus vus depuis une bonne quinzaine d'années. Tout à la joie des retrouvailles, ils prennent l'habitude de déjeuner ensemble presque chaque semaine. Tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Les vins sont bons et les mets soignés. De temps à autre, le restaurant du coin supplée les déficiences. Ça dure ! Puis, sans raison évidente, la belle harmonie se désunit. Le ver s'insinue dans le trop beau fruit. L'un d'entre eux invite moins souvent, puis plus tout. Il se laisse inviter. Les conversations prennent un autre tour. Ça jase, bien sûr. Jusqu'au jour où une conversation téléphonique dérape et les comptes se règlent. Mal. Ce serait peut-être une histoire pour Emmanuel Bove ou Georges Brassens.

AB

Et si une neige toxique (tueuse) n'arrêtait pas de tomber pendant les cinq ans qui viennent sur l'ensemble de l'hémisphère nord. Il faut chercher l'étincelle, après on cherche les agents actifs et le combustible. Tu as expliqué que c'était ta façon d'inventer des histoires, est-ce que n'a pas toujours été de cette façon-là qu'elles ont été créées. Stephen, tu as cinq cents pages, à deux mille mots par jours cela devrait te prendre cinq mois, j'espère te lire au printemps prochain, s'il y en a un.

LS

ce serait une histoire pour Julio Cortazar. Images de la nuit bouleversant le jour. Elle le retrouve puis il disparaît dans un couloir qu'elle emprunte un peu plus tard. Ensuite elle accède à trois pièces. Dans la première un homme agonise dans la seconde un homme vient de mourir dans la troisième des morceaux de corps jonchent le sol. Elle poursuit son chemin, rencontre une salamandre blanche puis un corbeau. Ils poursuivent ensemble leur chemin pour le retrouver. Les pieds dans des feuillages elle découvre devant elle la région de Palenque et son temple maya.

— oui je suis là — tu ne viens pas, c'est l'heure du déjeuner.

HA

Sur le trottoir, inscrite dans la neige tombée la nuit, la trace glacée d'un pas d'enfant, un pas court, à peine marqué. Ce pas, il l'aurait peut-être suivi Hubert Mingarelli, corps engourdi avançant vers les forêts immobiles et sombres, vers les sommets survolés par les rapaces, longtemps il aurait suivi le pas de l'enfant, jusque dans ses rêves, jusqu'à retrouver le lieu où s'écrit le silence.

AC

Ce serait une histoire de neige pour Maylis de Kerangal. Elle saurait trouver tous les adjectifs du Blanc, les mots inuits qui sont parait-il si nombreux pour cette tombée d'aujourd'hui, surprenant tout le monde. Et puis, on se renseignerait, on en ajouterait les différents états, ceux qui génèrent le bonheur de la glisse aisée ou les accidents hélicoptères sur le toit de hôpital. Ou alors une histoire pour S. Tesson.

BF

Il bruine sur la Place Portail-Matheron | transie dans l'humidité froide de cet Avignon navré et désolant je regarde la porte du 8 et me demande si Stéphane Mallarmé, prof d'anglais et poète grand, aurait décrit cet aspect dans une lettre inconnue de moi à son ami Henri Cazalis puisque parmi ses amis littéraires c'est à lui qu'il parlait parfois outre ses difficultés et espoirs, outre le sonnet en -yx, de Marie et Vève, du jardin caché, du mistral ou de la chaleur terrible.

BC

Au 33 de la rue du Faubourg Saint-Jacques, au-dessus d'une porte aujourd'hui condamnée et sous une fenêtre fermée par un volet, dans un cartouche, entre deux bandeaux dont la peinture s'écaille, encadré d'une bordure de céramique d'un bleu ciel éclatant que redouble une arabesque de même couleur où s'appuie une guirlande de feuilles vertes, l'indication sur quatre lignes en capitales CONSULTATION DES VOIES RESPIRATOIRES TUBERCULOSE. Ah, ce serait une histoire pour Thomas Mann.

AMr

Ce contraste entre troncs illuminés par le jour qui se lève en rase-mottes et ciel sombre du grain qui monte de l'ouest — ces branches fines dépouillées par l'automne tordant leurs gris-vert-brun au-devant des nuages épais — comme une surimpression de vie sur fond de deuil à l'horizon — comme le récit d'une existence de lumière à travers la grande forêt du monde. Ça ferait une bonne nouvelle pour Jim Harrison ou son pote Pete Fromm, quelque part entre le Michigan et l'Arizona.

G. A-S

le téléphone à la main — mais pas pour parler — l'allure est lente — elle frôle le quotidien — une photo — elle se tient en attente — elle erre dans la ville — une photo — de manière soudaine — puis reprend sa marche sans but — s'arrête sur le pont — dessous l'eau s'échappe — une photo — le fil du temps — un présent capturé — quelque chose se passe — seule elle capte ce presque rien — quel aimant l'attire — quelle nécessité — quel miroir — qui sinon Virginia pour ce dé-placement —

SV

Ça fait plusieurs fois que je m'élabore pour moi-même ce dispositif devant le travail : le collègue longe une avenue ascendante de l'autre côté de laquelle trône la cité, bordée elle de caddies, de chaises de bureau défoncées et de tout ce qu'on a trouvé pour bloquer l'accès à la police. D'un bord à l'autre, en fin d'après-midi, vont comme en papillons les élèves pleins d'enfance, mais que le monde dessiné, invisible, tout autour et au-dessus d'eux, cherche à transformer en créatures sauvages et dangereuses. Ils jouent quelque chose qui n'est /pas bien/. Ça fait plusieurs fois, donc, que je remonte l'avenue, vers la voiture ou le bus, le rythme de la marche ou de la route calqué sur celui des bouchons, travelling démesurément ralenti captant sur ses côtés tout un lot de répliques et d'histoires brusquées aussitôt qu'enoncées, portraits en creux et vies puissantes synthétisées ou écourtées, irréductibles à ce qui trompe partout pourtant, sur fonds de musique mêlant chœurs et basse alourdie (j'écoute *Wild Life*). J'ai l'impression d'écrire avec mes pieds un texte de Claude Simon, - seulement ce n'est pas avec ses pieds qu'il écrit ses travellings, lui.

VB

Le sommeil coupable d'être resté au lit trop longtemps pendant que d'autres travaillaient et gagnaient leur vie, est-ce que je perds la mienne roulé en boule sous la couette en pleine journée avec une fièvre trop légère pour m'excuser, je me plains déjà de ceux qui n'ont pas pris de nouvelles, qui ne se sont pas inquiétés de mon absence alors que je mérite comme tout le monde un peu de cette pitié, et ce moment médiocre que je ne partage qu'avec moi-même pourrait servir à Bove de début de roman.

JH

L'auteur Didier Daeninckx. Le décor l'usine Berthollet à Montreuil. Désaffectée mais remplie de déchets chimiques toxiques. Danger. Les pouvoirs publics se renvoient la responsabilité. Personnages: le gardien du bâtiment, un groupe de dealers, des élèves des école et collègue voisins. Quelque chose tourne mal. Par exemples, le gardien blesse gravement un ado zonant le soir vers l'usine ou un dealer y planque sa came mais ne parvient pas à y entrer pour la récupérer...

PS

Chaque jour, devant le 69 de la rue, l'envie réprimée de passer le seuil incongru, d'aller y voir. Derrière cette façade septuagénaires ingrate, cette plaque de cuivre respectable, cette vitrine immuable entre pompes funèbres et France Loisir, cette entrée d'agence bancaire sur le déclin, ces slogans new-age (« Le seul bonheur que vous trouverez jamais réside en vous. » R.H.). Ce serait une entame pour Auster si à cet instant précis un téléphone en bakélite se mettait à sonner dans la réception désertée.

PaP

Quatre personnages statufiés, répartis dans mon salon. Aucun ne me montre son visage. Le bonze accroupi s'est enfoui la tête dans les mains. La madone s'est rencognée dans l'alcôve. La tête de l'éphèbe a disparu sous un chapeau trop grand. La danseuse ébène et callipyge est masquée par une branche de buis. Chamanes inertes. Farfadets domestiques. Ils n'attendent qu'un Murakami pour reprendre vie, jouer leur lente pièce de nô, me prendre par la main dans leur sarabande fantasmagorique.

PhP

En bout de caisse, l'homme rassemble les quelques marchandises achetées. Il échange avec la caissière. Je n'entends pas. Puis il relève la tête étrangement. Ce n'est pas qu'il soit très âgé qui me surprend. Ce sont ses yeux étonnamment fixes, ronds, très bleus. Il ne peut plus les fermer, des yeux grands ouverts. Autre anomalie, je remarque sa mâchoire remuer actionnée par de nouveaux muscles qui font se gonfler ses joues, le bas de son visage, plusieurs fois de suite. Aucun clignement. Ses yeux me dévisagent, non... Ses yeux fixes, ronds, très bleus, cherchent de l'aide. Il baisse la tête, hébété, interrogeant le terminal bancaire devant lui. Sa transformation est en tous points visible, sa peau n'est plus tout à fait humaine. L'homme très âgé a acheté ses derniers effets pour amorcer sa mue.

Si je pouvais confier ce début à Cortázar pour qu'il la (re)déploie à sa manière, absurde, et universelle.

MS

Elle range son armoire elle énumère la couleur des pulls des chemisiers, des pantalons, des vestes, des chaussettes ce serait bien une histoire pour Sei Shônagon. J'entends qu'elle trompe son mari avec le gardien, il la rejoint dans la chaufferie ce serait bien une histoire pour Feydeau. Elle ne pourra pas venir samedi car elle s'occupe de sa mère «On fait tout pour garder nos anciens chez eux mais c'est un lourd travail de suivi pour nous autres, les pas encore très vieux mais plus tout à fait jeunes qui travaillons encore» ce serait bien une histoire pour Giono.

CB

Trois paquets de copies touchés vendredi, un dépêché et rendu aujourd'hui. Poursuite des Grandes Espérances de Dickens. Pierre Bergounioux aurait abattu les trois paquets, lu deux ouvrages techniques et ardues, consigné cela dans son Carnet de notes et passé le reste de la journée à sa table de peine sur un texte dont il ne serait pas (ou peu) fait mention dans le carnet mais que nous, lecteurs, attendons avec impatience.

BG

Ma bibliothèque : un capharnaüm plus ou moins organisé. Les étagères avec des coins théâtre, environnement, art contemporain, art brut, bd, littérature, dvd - des piles par terre - à classer, à lire. Pourtant je suis sûre que comme Monsieur Chardon bleu dans la parfumerie bric à brac filmée par Agnès Varda dans /Daguerréotype/ qui sans hésiter dénicher un flacon sur les étagères, je trouverais n'importe quel livre. Et d'ailleurs Varda elle l'aurait filmé comment mon capharnaüm, et sa voix off qu'aurait-elle dit ?

Iva

Elle --l'amie d'amie-- est très timide. Petite, elle se projetait pianiste dans un bar ---Tirez sur le pianiste-- bizarrement en tête. Elle est allée plutôt vers le professorat pour après bifurquer vers les livres. Elle a toujours cette passion. Aussi bien pour le jazz que pour le classique qu'elle exerce en amateur. Vers la fin de sa vie, elle a l'idée d'apprendre à jouer extrêmement bas, extrêmement doux

-- elle a le souvenir d'avoir su rendre "Des pas sur la neige" ainsi -- pour ses voisins, mais aussi pour un projet. On se rappelle qu'elle est très timide. Elle a le désir de se faufiler parmi les habitués du café à 4 pianos, nouvellement ouvert loin de chez elle certes mais, et de jouer sans qu'on l'entende. Une fois par semaine elle fera le voyage avec ses partitions. Une raconte : S, une de mes meilleures amies, ne m'a jamais fait rencontrer l'homme de sa vie. Elle s'est mariée avec celui que j'avais croisé à plusieurs reprises : alors qu'on ne se décidait pas, ils ont eu tous les deux un coup de foudre. Elle a été quittée par un qui a fini par dire qu'il m'aurait

bien choisie. Mais je souffrais dans un autre amour alors. Quand elle a eu cette passion définitive qui a mal fini, l'homme s'est éloigné presque complètement, elle ne l'a jamais évoqué, jamais rien dit de ce qu'elle vivait, avait vécu de plus fort avec quelqu'un. A.V me livre le récit. Moi je pense, elles ont travaillé ensemble les concours, ensemble ri, dansé, mêmes fêtes, mêmes bandes, amies toute leur vie sauf pendant cette période de quasi disparition, l'une jolie, l'autre aguichante en plus, le "Noir vous va si bien" m'est venu à l'esprit, ça ne finit pas pareil, un vrai gouffre ici, jamais explicité, les copines...curieux.

SyS

Nahoum s'était réveillé tard ce matin-là, il ne travaillait pas. Il vit qu'elle lui avait préparé du café et laissé 2 croissants de sa boulangerie préférée. Sur l'un d'eux un mini post-it collé « J'ai des envies de couple, bonne journée mon Amour ! ». Ce réveil, ça ferait une histoire pour Nick Hornby.

SMR

Ce serait une histoire pour Jane Campion, oui, une autre leçon de piano, en Afrique du Sud, une vieille femme protestante, toute en noir et gris, essayer les costumes, le tournage commence en janvier, des jupes amples des jupons épais des hauts corsetés boutonnés et des bottines serrées. Elles étaient inadaptées oui mieux vaut vivre maintenant mais jouer ce rôle, bientôt, une histoire pour Jane Campion, revoir le film.

VP

Ici, là, devant chez nous, les grandes manœuvres pour voler dans les plumes d'une explosion de couleurs commencent cette semaine, la boule de démolition accrochée à la grue. Elle fera tout péter, les oiseaux, les crocos, les grosses fleurs roses, tout y passera. Une Sylvie Germain, qu'est-ce qu'elle en ferait, de la mort du mur ? De la boule, bang, bang, des miettes, au sol, de ce qui a été beau ? Un deuil difficile ? Quels gamins à la colère sombre convoquerait-elle ?

ESM

Depuis hier, il neige. Ce matin, le chat du voisin est venu se réfugier chez moi. Tommy reste dehors quand son maître part travailler. Il a pris l'habitude de me demander asile. Ça pourrait être une nouvelle à la Russell Banks : met en scène la vieille chienne, membre permanent de la famille, après un divorce soutenant les enfants, assurant le lien entre leurs deux maisons... ELLE lui proposerait d'organiser une garde alternée. ELLE le jour. LUI la nuit. Le chat roux à l'abri.

ChD

Ce serait une sculpture pour Carl Andre. Mon heure — passée — à longer — traverser — me poser au bord du parking — Parc de stationnements — Ma présence sur le parking. Comme, de la sculpture, Carl Andre ne garde que l'emplacement : au lieu — à l'endroit — de la sculpture, il y a l'idée — l'image — de la sculpture que se fait Carl Andre. (Comme une substitution. Comme le générique d'une sculpture.) Le sol est une sculpture comme une autre. Ma traversée ou ma station debout sont des sculptures comme les autres. Ce ne serait pas un texte. Mais la place d'un texte. À la place d'un texte : les phrases. La génération des phrases. Les formulations font les observations. Les phrases sont des images comme les autres. Notes pour un texte. Comme le contournement, la traversée de la sculpture fait la sculpture. Des phrases iraient et viendraient dans la forme d'un texte. Comme une sculpture de Carl Andre se tient ou résout toute entière dans le regard qui lui est porté, qui la visite. (Comme si son matériau — sa substance — était l'exposition même.) Ce serait —

comme un parking en est un — le champ de vision d'un texte. Le jalonnant ; le ponctuant ; le parcourant ; qu'elles y soient apposées comme les dalles d'une sculpture de Carl Andre ou encore stationnées — arrêtées — moteurs qui tournent — qui entrent — sortant comme les autos du parking : mes observations. Elles ne me seraient pas propres. Elles seraient à tout le monde. Elles seraient communes ; elles seraient élémentaires. Basiques. Ce ne serait pas ma présence comme personne (en tant que). Juste ma personne comme présence. Je n'y serais que l'idée — image — de quelqu'un.

CT

Lyon blanchie par le froid, pas un bruit dans la ruelle pourtant les empreintes dans la neige tenace trahissent quelques passages. Ça serait un plan d'introduction d'un film d'Abbas Kiarostami, si la neige était poussière et le soleil au zénith. Cette idée me réchauffe et je crois voir courir un garçonnet en culotte courte tenant dans ses bras une miche et qu'un chien suivrait à la trace.

LC

*potentialités narratives
mais sans projection d'auteur*

quelque chose dont on ne fera pas d'histoires on le laissera passer sans rechigner mais au fond sa petite histoire quand même en nous sa petite trace de l'histoire qu'on a pas voulu faire est là alors oui de toute façon ici tu ne fais pas d'histoires devant barbelés sécurité vérification d'identité tu es là mais peut-être que si tu avais bluffé raconté une histoire ce serait différent maintenant c'est palpe obligatoire et quelques affaires qu'on t'apporte pour que tu puisses au moins changer de caleçon

NE

À l'aube, un train bondé de gens emmitouflés, bonnets,
écharpes et manteaux.

Dehors, le froid et la nuit..

Dedans, une femme, coincée entre deux corps.

CM

Sous les litchis, le gingembre comme il y avait sous les
pavés, la plage. Il lui parle par signes et souvent cela la
touche. Il espère ne pas s'être trompé, qu'elle n'en fasse
pas toute une histoire. C'est que pour les courses, elle
était très circuits courts.

UP

sur le rebord de la fenêtre ouverte au numéro 8, deux sacs plastique ; l'autre jour c'était une poêle ; de l'appartement obscur, dans le soir tombant, résonnent la radio et la solitude de René | elle erre en robe moulante noire dans le quartier du front de mer près du Leader Price, le visage ravagé | au lieu de déjeuner, assise sur son tapis de yoga en robe marron plissée volante et ceinture noire, elle respire, yeux fermés, avant de retourner au tribunal

EM

Oubliée la première. Si elle ne l'écrit pas de suite, l'idée disparaît telle une étoile filante, brillante de sa disparition certaine. Reste l'histoire de l'âne qui joue avec le ballon qu'on lui a apporté dans son pré qui longe la rivière, ou plutôt celle de qui le lui a apporté, ses cils sont tombés, elle croyait y échapper, la seule fin assurée, c'est que le ballon finit toujours à l'eau, emporté par le courant. Le début et la fin, c'est pas ça raconter l'histoire.

AD

amorces ou lambeaux d'amorces | difficiles à pister | le chat circonspect découvre la neige au ralenti | comment ça serait un meurtre dans cette communauté ? un meurtre en yourte ça sonne bien | une vieille dame joue encore à la marchande | elle meurt dans la neige | pourquoi si souvent un meurtre? | liste des fantômes qui ont dormi avec moi cette nuit dans le mas

LD

Elle finit par l'appeler pour lui demander s'il lui reste un appartement libre, qu'elle pourrait occuper pendant un mois entier avec lui. Elle commence à penser qu'il faudra l'attacher, sur internet ça se trouve les liens pour comme dans les asiles pour retenir quelqu'un sur son lit sans qu'il se fasse mal. Un mois, il faudra bien que quelqu'un fasse les courses, elle sait que ce sera une surveillance ininterrompue pour que ça fonctionne. La dernière chance. Le laver ? Et pourquoi pas l'attacher debout à un mur ? un trou au sol pour évacuer les excréments. Ou un jet, elle pense même à prendre un balai brosse pour le tenir à distance. Et si elle ne fait rien de tout ça et qu'il meure, ça serait toujours une histoire pour.

A(H)M

J. reparti dans son temps à ailes, l'Open Space découpé en tranches de cake de paravents parloirs muets, [dans l'Open Space personne ne vous entend hurler] rythmé en galère du cliquetis étouffé des claviers, étouffant toute velléité de communication, agresse au néon l'œil écarquillé, le cerne [les cernes viendront demain dès l'aube] — je suis assis, entouré de têtes et de corps. Quelle infinie comédie de ronds de cuirs 2.0 !

ChG

À cause de cette nuit de neige, je remâche les faits, ceux d'une certitude. Curieusement, je n'ai plus peur, mais si certains témoins me reconnaissaient, ils diraient *Elle abuse. Elle est inadaptée.* Aujourd'hui, un peu de neige, et ça va mieux, je respire, l'air me comble, ma cage thoracique est mobile. Dans la ville blanche à l'odeur fade un peu ferreuse, j'emprunte à nouveau le chemin vers le fleuve, j'y accède sans croiser vos présences, je peux l'emprunter et m'y perdre.

CS

J. nous raconte en riant de vieux rêves d'enfance : des scènes de de brimades assorties de représailles. À son tour il vide la penderie de tous ses vêtements en hurlant *comme un tyran !* – il refuse une nouvelle dictée (il reste les bras croisés devant la feuille !) parce que 16 c'est largement suffisant. C. proteste qu'elle n'est pas comme ça que 16 lui convient parfaitement. Hélas ses bleus d'âme sont impérissables. Sûrement on pourrait trouver là matière à fabriquer un de ces contes de Noël tire-larmes orienté vers l'illumination, le retournement total du mal en bien.

JdeT

Direction Bar le Duc, Courtacon, Vitry le François, Seconde béatitude de César Franck sur France Musique moi je dis c'est une musique quand tu l'écoutes en voiture, ça te tue ou ça t'endort P. dit c'est une musique qui m'élève qui me fait m'envoler et il dit l'histoire d'un gars qu'il a rencontré hier dans le bus et qui lui disait que son métier c'est de former des pilotes d'avion chez AF et qu' il ne peut pas imaginer sa vie sur terre. JL raconte l'histoire de Samson François qu'on a vu au Grand Théâtre de Bordeaux en 1963. C'est un nostalgique, JL.

BD

Ce serait l'histoire de mes chaussures. On s'en moque de mes chaussures. Cependant un détail pourrait tout changer. Elles sont en cuir de veau. C'est à dire en peau d'enfant de vache. Et l'apprendre lorsqu'il est trop tard, qu'elles ont été chaussées, qu'elles sont chaudes et confortables. Qu'est-ce-que cela va changer dans le quotidien ? L'impression désagréables qu'elles attirent des emmerdes, par exemple. Qu'autour le monde change. Et puis l'histoire de cette pauvre bête.

RBV

Quinze nichoirs, deux bacs à graines, un bassin en porcelaine rempli d'eau, ça pépie dans le jardin : rouges-gorges, mésanges, accenteurs mouchets, tourterelles... Mon père en aurait fait un haïku. Il réussissait bien ses haikus mon père. À une période de sa vie il pensait même en haïkus. Une mouche dans la pièce ? un haïku. Une femme qui promène son chien ? un haïku. Les cendres dans la cheminée ? un haïku. Le jasmin d'hiver a fleuri jaune ? un haïku. La boîte aux lettres restée vide ? un haïku. C'était plus fort que lui, il ne pouvait pas s'empêcher de voir le monde et de penser en haïkus, ça l'envahissait. Un jour il a décidé d'arrêter.

FG

Tu n'as rien vu, non tu n'as rien vu en traversant ce parc. Tu n'as pas vu ce couple, marchant, souriant. Tu n'as pas vu. Tu n'as pas vu le tout petit, emmitouflé, comme un petit cosmonaute, marchant fièrement à la conquête de l'espace. Tu n'as pas vu . Tu n'as pas vu l'adulte qui poussait la poussette vide accaparé uniquement par l'espace de son téléphone portable. Non tu n'as pas vu les arbres aux branches dénudées, implorer le ciel, pour que le printemps leur redonne la dignité de leur feuillage. Non tu n'as rien vu . Juste la morsure du froid sur tes joues.

AN

La neige est tombée cette nuit sur la vallée. Que sur la vallée. Les routes sont couvertes de blanc, vides. Pas de voitures, pas de marcheurs, pas de camions, de sirènes, de lumières, de vie. Où sont-ils tous ? Sur les montagnes, les sommets gris, dans le ciel gris sans vie, sans nuages, sans avions, sans traînées ? Une chape grise sur le village, sur ma tête, mon cœur est glace. Dans la chambre éclairée par le feu de cheminée, il dort dans son lit, respire paisiblement. Encore.

MEs

Un homme au bord de la route. Au bord du vide. Pas n'importe quel homme. Certains de ses gestes : qualifiés d'obscènes. Il marche. Lui restent quelques repères chaleureux qu'il détruit au fur et à mesure. L'aider ? Contre son gré, premier temps. Mais ensuite ? Neige annoncée.

CEs

Cette nuit, le cargo de container à décharger, est assailli par la douane. On m'a raconter qu'ils sont montés sur le navire en bleus de travail (sous couverture), et descendus avec un collègue de travail, menottes. Trafique de cigarettes ? Qui a balancé ? Tout le monde fume de la contrebande. Encore une fois la corporation montrée du doigt. Bientôt l'article dans la Provence.

SL

quatre centimètres neige lourde mouillée il est trois heures quarante attendre café lame attelée au tracteur température extérieure moins un degré ressenti moins quatre degrés moins six degrés en plaine attendre café il est quatre vingt-cinq six centimètres de neige la clé n'aime pas le froid casse dans le barillet porte maison fermée déverrouillée déneigement parcours soixante-dix kilomètres effectué en ville et à la campagne en cinq heures quinze minutes café croissant

CeM

A l'automne une graine de haricot ramassée, une inoffensive graine violette brillante comme une perle, pédagogiquement cachée dans du coton mouillé, expérience inépuisable, alors des racines, alors on cale ça dans un pot, alors des feuilles, et cinq centimètres et dix et ça s'enroule, alors un tuteur et ça continue chaque jour un peu plus haut, un peu plus de feuilles, c'est bientôt l'hiver pourtant, et maintenant cette longue tige souple s'étire, grandit, se détache du tuteur, un dessein inflexible la dirige vers le mur, les feuilles se multiplient.

IsC

De ces cristaux de neige en train de fondre dans l'allée, on peut en faire toute une histoire, de ces cristaux photographiés au lever du jour alors que la chatte hésite à s'aventurer inquiète du paysage changé, on peut en faire un mortier d'hiver pour décrire la vie du jour d'autant qu'une petite pluie retient l'animal sur le seuil et m'implore de ne pas glisser dans l'escalier, et si malgré tout je m'engageais dans cette voie, tout du récit serait modifié, je surprendrai un sanglier sous les aulnes nus ou un renard près du poulailler, je verrai la fumée s'élever du chalet voisin, une nouvelle aventure commencerait, 480 signes là où mon regard s'arrête — j'ai déjà dépassé.

FR

des trombones attachés entre eux qui font le tour de la place, des manèges qui ne tiennent plus en place. Décors de fête et foire à neuneus. Elle se faufile entre les installations et se dit que toute cette liesse est bidon. Cette liesse n'alimente rien. Elle ne retient aucune caresse et rien ne pourra la faire chavirer. Elle est partie sur un autre pied.

EV

Le 20 rue de l'Est, un immeuble voué à la démolition. Petit à petit, béant, ouvert, offrant morceaux de papiers peints, carrelages, témoins de vie entre les murs. Murs grignotés, affaissés, des tas triés, acier, plâtre, bois ... Démantèlement vibrant sous la mâchoire qui broie, déplace, aplatit. Des secousses pour faire disparaître. Je vis au 22 et les murs qui m'entourent s'agitent de ce qui tombe en poussière, pour se souvenir peut-être de ce qui était là.

ES

Pour rien au monde, il ne manquerait le réveillon de sa tante. La cuisine est toute petite. On l'attend, on le chérit, là-bas, avec toute la cousinade. On mange, qu'est-ce qu'on mange ! Qu'est-ce qu'on mange ? Qu'est-ce qu'on mange cette année quand il n'en finira pas d'arriver ? Si pour rien au monde, vraiment, alors par quel motif supernaturel est-il retenu loin de la table ? Et faut-il seulement une raison pour échouer dans ses habitudes ? Dans ses projets ? Si c'était pour rien ?

EC

visage rond, deux yeux qui cherchent à comprendre, l'uniforme blanc sous l'imperméable bleu, qu'est-ce qui l'a poussée à venir faire ce minuscule achat qu'elle ne savait pas payer sur la machine intelligente ? De quel monde sortait-elle ? Pourquoi ai-je pensé soudain qu'elle travaillait dans ce centre d'accueil pour femmes maltraitées et dont l'adresse précise est évidemment secrète ? Je vais vite enfouir cette image, qu'elle se mélange et se fonde dans l'amalgame du vécu, qu'elle n'émerge qu'oubliée, sous une forme anonyme et impossible à reconnaître.

HB

Elle a coupé des légumes pour faire une soupe. Elle s'est demandé combien de légumes elle avait coupés dans sa vie pour faire des soupes. Tout en les coupant ses légumes, elle a pensé à des paysages où l'horizon n'en finit pas de s'étendre, une sorte d'infini qui se déploierait sous ses yeux. Elle a pensé à un voyage. Et puis elle a dit zut. Elle est allée chercher un petit pansement qu'elle a collé sur sa coupure.

SyB

Il avait comme surgi d'une comédie, ou d'un film d'horreur, à ce moment où je ne me demandais même pas si j'entrais ou non dans la boutique – le laveur de carreaux –, et il restait à gesticuler en me regardant, rigolard, le film des mains à la Buster Keaton, et le romanesque que j'ai laissé en me disant que non, pas besoin d'une nouvelle robe.

AF

ah ça ce serait une histoire pour se rappeler les beignets de fleurs d'acacia un dimanche de Pentecôte, une messe de Pâques en pleine mer sous la voûte céleste, la bohème de Puccini à l'opéra de Sydney, les montagnes bleues, la terre rouge d'Arizona, les sourires de rencontres, les jours et les nuits de bout du monde, les merveilles à poser au fond d'un jardin, un carnet à ouvrir à la lumière d'une rose un matin.

MM

Être saisie par la vision du fil, toile d'araignée au léger balancement, fil tendu à partir d'une plume rousse à raies noires, calamus fixé dans un porte stylo . L'autre bout du fil suspendu à une lime à ongles rose fuchsia posée dans un pot à crayons. Être saisie par les rayons du soleil jouant entre les interstices des barbes échevelées. Pensée pour ma mère coiffeuse et manucure.

CG

Et les chaussettes rouge et jaune à petits pois, on se souvient la mélodie, la voix, la figure de Dorothée, c'était quand ? ça ramène où ? pour faire quoi ? avec qui ? je les reconnaitrais ? Et les chaussettes à motifs personnalisés qu'on offre à Noël : Nanard, paire bleu foncé avec bouteille, verre de rouge, bouchon et tire-bouchon – Ben, bleu marine à verres de rouge – Sacha en bleu roi avec des hamburgers – et la paire noire avec des monstres multicolores façon Space Invaders : quelles tranches de vie dans ces motifs ? Et le « bagage » dans les replis de la chaussette de Benjamin ?

WL

Il a faim alors il chante. | Il arrive et c'est une autre magie.
Il rajoute du sel, il touille, il conseille... |

FbS

Aujourd'hui encore, personne sur l'estrade. On ne cherche plus de raison à cela. Elle est toujours vide. Rares sont ceux qui ont déjà vu quelqu'un monter. La dernière fois, j'ai même entendu un enfant demander à sa mère à quoi ça servait. La mère n'a rien répondu. Je me demande pourquoi. Après tout, elle aurait pu répondre que l'estrade était un lieu où scander des vers. Située au milieu d'une rue à double sens, sous le feu rouge, juste devant le passage piéton, ceux qui monteraient seraient le plus souvent ignorés, leurs voix n'auraient aucun écho dans le bruit de la ville en marche. Et si quelqu'un tendait l'oreille pour écouter, il jetterait aussitôt au diseur de vers un regard méfiant, parfois même venimeux. Parce-que ce qui se dirait sur l'estrade serait absurde, inutile, irait à l'encontre de toute parole rationnelle. Celui qui monterait sur l'estrade occuperait la place de l'inaudible, de l'invisible, du silence, place que la ville elle-même ignorerait avoir créé pour lui. Certains croiraient probablement que le diseur fait la manche. Il arriverait que des gens, sans même avoir écouté, s'arrêtent et jettent

à ses pieds la monnaie du fond de leurs poches. Le diseur en ferait don aux pagodes du quartier, aux vrais mendiants. Ou bien il jetterait d'un pont les quelques billets à l'eau. Dire un poème serait à ses yeux un acte gratuit à adresser à la ville elle-même, non pour y trouver une place, mais pour mieux y pour disparaître.

AnM

• L'EXISTENCE • UNE ANNÉE DANS LA VIE
 D'ANTON NIJKOV • ÉPISODE 7119 : NOS
 CLAVICULES SOULÈVENT, NOS ESTOMACS
 RESPIRENT (POÈME ÉPIQUE) (POUR DEUX
 VOIX ET UNE BANDE SONORE) • • • PAS
 D'INQUIÉTUDE : TOUT VA, TOUT MARCHE,
 TOUT RECOMMENCE (2 x) • • • nos os grondent,
 nos oreilles n'ont pas de paupières • • • PAS
 D'INQUIÉTUDE : TOUT VA, TOUT MARCHE,
 TOUT RECOMMENCE • • • nos coudes picorent nos
 sourcils, nos sourcils s'abstiennent, nos nombrils
 exploitent nos peaux • • • PAS D'INQUIÉTUDE :
 TOUT VA, TOUT MARCHE, TOUT
 RECOMMENCE • • • nos peaux astiquent nos luettes,
 nos luettes luisent, nos ongles pèsent leurs mots, nos
 mentons déchiffrent nos biles, nos biles sont sans
 mémoire • • • PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT VA,
 TOUT MARCHE, TOUT RECOMMENCE • • • nos
 barbes frôlent, nos pouces éventrent, nos chevilles vont
 voir ailleurs • • • PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT VA,
 TOUT MARCHE, TOUT RECOMMENCE • • • nos
 cubitus irradiant, nos fémurs sont mémorables, nos nerfs

dissipent nos matières grises, nos matières grises
 vaporisent nos poignets, nos poignets avalent des lois • •
 • PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT VA, TOUT
 MARCHE, TOUT RECOMMENCE • • • nos
 vésicules chaussent leurs bésicles, nos artères
 pulmonaires dérapent, nos foies trouent nos plèvres, nos
 plèvres remplissent nos duodénums, nos duodénums
 sentent la suie • • • PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT
 VA, TOUT MARCHE, TOUT RECOMMENCE • •
 • nos oreillettes tranchent dans le vif, nos tympanes tintent
 nos pupilles, nos pupilles menacent nos plaquettes, nos
 plaquettes déploient nos pancréas, nos pancréas diffèrent
 • • • PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT VA, TOUT
 MARCHE, TOUT RECOMMENCE • • • nos
 alvéoles n'ont pas de doigts, nos joues déposent avec
 douceur, nos trachées activent nos paumes, nos paumes
 écoulent nos orteils • • • PAS D'INQUIÉTUDE :
 TOUT VA, TOUT MARCHE, TOUT
 RECOMMENCE • • • nos orteils diluent nos suc
 gastriques, nos suc gastriques gaspillent nos voûtes
 plantaires, nos voûtes plantaires considèrent, nos narines
 éparpillent • • • PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT VA,

TOUT MARCHE, TOUT RECOMMENCE ••• nos
cils découvrent nos lobes, nos lobes imposent nos triceps,
nos triceps effectuent nos reins, nos reins régulent nos
anus ••• PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT VA, TOUT
MARCHE, TOUT RECOMMENCE ••• nos anus
s'entrechoquent, nos glaires disloquent nos poils de bras,
nos poils de bras étouffent dans l'œuf nos maléoles •••
PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT VA, TOUT
MARCHE, TOUT RECOMMENCE ••• nos
maléoles malaxent, nos pommes d'adam supervisent, nos
bronches ébranlent nos poils de nez, nos poils de nez
émeuvent nos tétons, nos tétons tiédissent nos aisselles •
•• PAS D'INQUIÉTUDE : TOUT VA, TOUT
MARCHE, TOUT RECOMMENCE ••• nos
aisselles munissent nos os ••• PAS D'INQUIÉTUDE :
TOUT VA, TOUT MARCHE, TOUT
RECOMMENCE (3 x) •••

VT